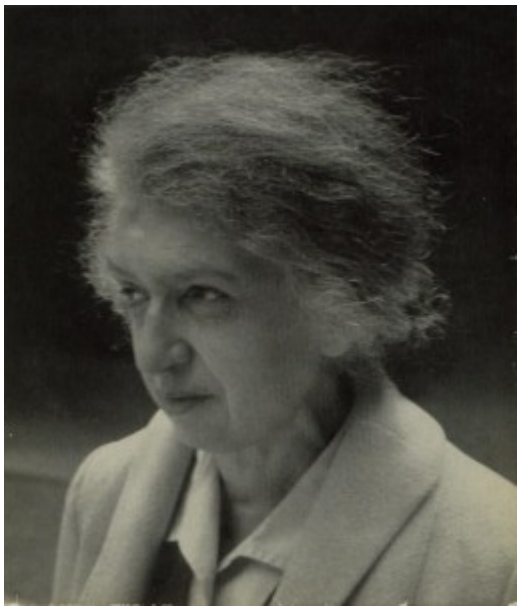
ARTE : le piano légendaire énigmatique de CLARA HASKIL



ARTE. Le mystère CLARA HASKIL, dimanche 27 août 2017, 23h35. Premier docu sur la vie « tourmentée » d'une pianiste devenue légendaire à juste titre, mozartienne inégalée par la profondeur de ses lectures, poétiques, intérieures, prophétiques, d'une insouciance grave. Clara Haskil porte come un prénom prédestiné : on pense immanquablement à l'épouse de Robert Schumann, elle même compositrice et pianiste mésestimée, Clara Schumann, qui fut aussi une personnalité admirable. Née à Bucarest en 1895, au sein d'une famille juive, la jeune pianiste surdouée se perfectionne à Vienne, à Paris. Elle joue très vite aux côtés des grands de son temps : chefs (Furtwängler), violonistes et compositeurs (Ysaÿe, Fauré…), instrumentistes dont ele sut cultiver et stimuler la complicité allusive (Grumiaux, Lipatti…).

Le mystère CLARA HASKIL



Les deux conflits mondiaux perturbent évidemment un parcours pourtant reconnu immédiatement par ses pairs et les critiques. Le destin reste réfractaire à l'émergence immédiate de son tempérament, car ce n'est qu'à son installation en Suisse à Vevey, hors des nazis, que Clara Haskil peut enfin révéler l'étendue d'une sensibilité exceptionnelle. **Le film a l'ambition d'expliquer le mystère Haskil**, c'est à dire analyser les sources de ses dons et la manière avec laquelle la pianiste surdouée savait comprendre et transmettre l'éloquence trouble des partitions choisies.

En témoins, admiratifs et respectueux, de nombreux artistes témoignent, dont évidemment des pianistes (Michel Dalberto), mais aussi des amis Eugène Chaplin, Michael Garady (peintre), des chefs dont Christian Zacharias… Comment identifier et définir le jeu de Haskil ? Comment expliquer son éloquence spécifique ?

Aujourd'hui, la ville qui sut la recueillir et lui permettre de développer son art unique, Vevey, perpétue son souvenir grâce au Concours international qui porte son nom, et qui fut créé au lendemain de sa mort survenue tragiquement en 1960, dans un accident à Bruxelles.

Révélation du documentaire (avec le consentement de son fils Eugène), le film que réalisa de son vivant, Charlie Chaplin, ami intime, dévoilant la pianiste dans un témoignage bouleversant. Car si des documents attestent de la personnalité artistique exemplaire de la pianiste (photos, agendas, partitions et même son piano…, sans omettre sa très riche correspondance), il n'existe pas d'archives montrant Clara Haskil en concert…

_____

ARTE. Le Mystère Clara Haskil, dimanche 27 août 2017, 23h35. Film inédit 2016 par P Cling, P Jaillet, PO François.

REPORTAGE : Bruno Procopio et l’Orchestre National des Pays de la Loire (mars 2017, version anglais)



REPORTAGE : Bruno Procopio et l’Orchestre National des Pays de la Loire – “ Maestro transatlantique “ : dans un portrait vidéo exclusif où les équipes de CLASSIQUENEWS le suivait de Paris à Rio, entre France et Brésil, ses deux pays de cœur, le jeune maestro **BRUNO PROCOPIO** ne cesse de défendre aujourd’hui l’interprétation des oeuvres symphoniques françaises, des Lumières au Romantisme selon l’esthétique historiquement informée ; sa connaissance des traités, sa pratique du clavecin dans les œuvres remontant au baroque, favorisent une approche d’une rare acuité expressive.

En particulier auprès des orchestre sur instruments modernes : tenue d'archet spécifique, interprétation des ornements (souvent non indiqués sur les partitions), accents forts ou points d'appui… sont autant d'éléments d'une compréhension nouvelle qui enrichit considérablement la pratique comme la culture des instrumentistes en orchestre. Pour preuve, cette expérience formatrice avec **l'Orchestre National des Pays de la Loire**, avec lequel Bruno Procopio, en une tournée de 7 dates en mars 2017 (7-13 mars 2017 en Pays de la Loire), dirigeait un programme entre Lumières et Romantisme, c'est à dire plusieurs pages emblématiques de l'évolution du goût parisien, de **Rameau** (Suite de Acanthe et Céphise, Chaconne de Castor et Pollux) et **Mozart** (Ballets Les Petits Riens, Concerto pour flûte et harpe), au fiévreux **GOSSEC** (Symphonie à 17 parties). Reportage vidéo © classiquenews.tv – Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM 2017 – **version ANGLAISE**

CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED (Bychkov, 1 cd Decca).



CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED (Bychkov, 1 cd Decca). Créé à Moscou en 1886, la partition est inspirée d'un prétexte transmis par Balakirev. Les quatre parties devaient aussi inspirer à Berlioz l'architecture de sa Symphonie fantastique et celle d'Harold en Italie. Chaque séquence/mouvement est habité(e) par une même « idée fixe », et Tchaikovski retient aussi l'idée de

Balakirev de joindre l'orgue dans le finale (pour l'apothéose du héros).
Dans la première partie, Manfred erre dans les Alpes, poursuivi par le remords d'avoir fait périr son aimée, Astarté. Culpabilité, frustration, impuissance : le lento lugubre dès la première morsure amère des somptueux bassons (et cors), exprime la solitude et la mélancolie dépressive, grave et sombre qui tiraille le héros (caractérisé par son propre thème à la clarinette basse). Bychkov étire la matière sonore, souligne tout ce qu'a de profondément noire et ténébreux, la lave orchestrale. Une immersion dans les tréfonds d'une psyché atteinte, défaite et détruite. Jamais Tchaikovski n'avait été aussi loin dans l'exploration d'un esprit définitivement dépressif et condamnné. Piotr Illiytch fait siennes toutes les défaites et tourments du héros de Lord Byron (Manfred, 1817) qui lui-même s'inspirait du Faust de Goethe. Il faut écouter le chant sombre et lyrique des violoncelles pour mesurer la désespérance à l'œuvre dans le coeur du pauvre Manfred. La solitude du héros incompris et maudit inspire à Tchaikovski l'une de ses partitions certes les plus noires mais aussi les plus saisissantes par sa justesse. Bychkov trouve les accents et les couleurs idoines, éclairant de l'intérieur, dans l'ombre, cette lente et inéluctable déréliction. Le compositeur parvient à exprimer ce qui le tenaille viscéralement : l'abandon de la grâce, aux sources de sa propre malédiction intime (chant de la clarinette en fin d'épisode, faisant surgir une lueur improbable mais réelle et tenue, qui s'inscrit dans les arpèges d'une harpe salvatrice…). La tempête orchestrale qui s'abat enfin sur le héros montre l'ampleur de sa quête irrésolue et totalement impuissante. Un vide exprimé par une déflagration aussi bouillonnante et radicale que les accents fulgurants de ses symphonies spirituelles n°5 et 6. Fascinante submersion intime. Le tissu symphonique de Tchaikovski est l'un des plus autobiographiques qui soient : un théâtre éloquent de la pensée en action, dans ses doutes (gouffres amères) et ses réflexions contradictoires.

BYCHKOV TROUVE LES ACCENTS JUSTES D'UN TCHAIKOVSKI SAISI PAR LE SENTIMENT DE DERELICTION…

Au II, la texture sonore convoque le surnaturel et le fantastique quand la fée paraît à Manfred dans un arc en ciel. Ici le ciel semble s'ouvrir, permettant un temps de reconstruction apaisé : transparence et suprême ton d'une narration enchantée, ivre de sa propre candeur recouvrée, la direction de Bychkov séduit, captive, touche par sa sensibilité sans affectation. Ce Vivace spirito est constamment électrisé dans la légèreté évanescente. Elle porte toutes les audaces du héros qui croyait les avoir perdus.

La Pastorale qui suit (III) énoncé par le hautbois impose une pause poétique (andante con moto), onirique d'un abandon qui souligne là encore l'aspiration impossible de Manfred à l'oubli, l'insouciance, la pureté, l'innocence. Son âme peut-elle être sauvée ? Cette nouvelle incursion à la fois sereine et méditative ne peut être dissociée du souvenir de celle qu'il a perdue et tuée malgré lui… Bychkov déroule le fil de cette réitération à la fois tendre et douloureuse.



IV. Dans la partie la plus dramatique qui dénoue le fil maudit, Tchaikovski se souvient de Berlioz (Songe d'une nuit de Sabbat) : la Bacchanale s'impose alors (fugato terrifiant et obsessionnel), puis le thème de Manfred introduit celui de l'ombre d'Astarté qui pardonne au héros, lequel peut enfin mourir (choral de l'orgue) : en réservant à Manfred, une fin libérée, apaisée, spirituelle, Tchaokovski fait sa révérence à Liszt. Chef et orchestre cultivent alors une allure plus efficace, coupe mordante et affûtée, en particulier dans les lignes répétées des cordes et cuivres, insistantes et grimaçantes. L'équilibre des pupitres, le format sonore, la balance rend justice ici à l'ampleur du format symphonique (Lisztéen).

A torts considérée comme inclassable dans le reste du catalogue, voire faible car trop redevable à Berlioz (dont il est vrai Tchaikovski fait sa principale source), la partition de Manfred s'impose par son sens suggestif, une remarquable orchestration qui recherche non pas à narrer ni décrire, mais exprimer l'essence du rêve, du destin, d'abord le sceau inextricable d'une fatalité presque insupportable, puis le sentiment inespéré de délivrance finale. Semyon Bychkov se hisse à la hauteur de tous les enjeux. Ce projet Tchaikovski qui s'amorce ainsi chez DECCA, s'avère de plus en plus passionnant. Révélant, la gravité et la haute spiritualité, l'exigence morale aussi qui soustend tout l'oeuvre symphonique de Piotr Illyitch. A suivre.

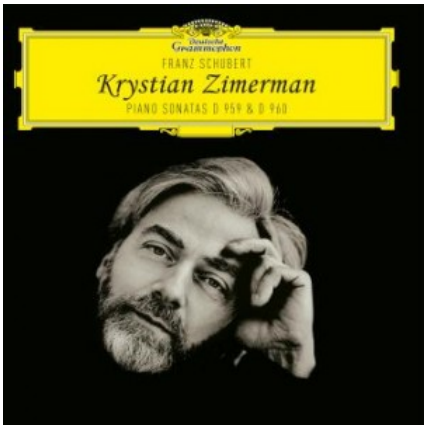
_____

CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED symphony / The Tchaikovsky project – Czech Philharmonic, Semyon Bychkov, 1 cd Decca classics 4832320). Parution le 25 août 2017. **CLIC de CLASSIQUENEWS.**

_____

PIANO, annonce cd événements. Deutsche Grammophon annonce 2 prochains recueils discographiques : Schubert par Krystian Zimerman / Chopin par Daniil Trifonov.

PIANO, annonce cd événements. Deutsche Grammophon annonce 2 prochains recueils discographiques : Schubert par Krystian Zimerman / Chopin par Daniil Trifonov. LES PLUS GRANDS PIANISTES SIGNENT ET ENREGISTRENT CHEZ DEUTSCHE GRAMMOPHON. L'actualité de la rentrée de septembre et octobre 2017 ne contredit pas notre **constatation.**



Après un éblouissant double coffret Beethoven, édité en août, où **Evgeny Kissin** fait un retour remarqué et prodigieusmeent réussi chez Deutsche Grammophon (cycle de prises live de 2006 à 2016, soit une décennie de reflexion et d'analyse beethovénienne), la marque jaune annonce pour cette rentrée 2017, deux autres opus monographiques, défendus par deux autres piliers de son écurie pianistique. **KRYSTIAN ZIMERMAN, ambassadeur enchanté, enivré de la Sehnsucht schubertienne (récital des Sonates pour piano D 959 et D 960)** – à paraître **le 8 septembre 2017**. C'est le grand retour de

Zimerman au studio, osant deux sommets de l'inspiration pianistique de Schubert, où la traversées des mondes parallèles, invisibles, s'accompagne d'une quête vers la rive espérée, idéale, inaccessible.



Puis c'est le plus jeune talent prometteur de DG (avec le coréen Seong-Jin Cho, égal passionné par l'écriture du Polonais, et autre très passionnant pianiste du label jaune), **Daniil Trifonov** qui réactive les qualités et vertus de l'école russe de piano, dans un programme dédié à son cher Chopin. Au menu – copieux de ce double album, à paraître le 6 octobre 2017 : les 2 Concertos pour piano de Frédéric Chopin, opus 21 et opus 11 (Mikhail Pletnev et le Mahler Chamber Orchestra), Variations sur Mozart, air de Don Giovanni « Laci darem la mano », sans omettre une sélection d'hommages de divers compositeur à l'éloquence mystérieuse et nostalgique de Frédéric : oeuvres de Schumann Grieg, Barber, Tchaikovsky (un poco di Chopin), enfin Mompou (Variations sur un thème de Chopin). Titre de ce généreux et prometteur recueil Chopin par Daniil Trifonov : « **CHOPIN EVOCATIONS** » (2cd Deutsche Grammophon 4797518). Prochaines critiques développées sur classiquenews, dans le mag cd dvd livres… chaque jour de la parution annoncée. Aucun doute, le plus grands pianistes sont chez DG – exception du meilleur pianiste actuel britannique, l'excellent et irrésistible Benjamin Grosvenor, fidèle signataire chez Decca

_____

LIRE aussi : **Evgeny KISSIN joue et enregistre Beethoven** pour Deutsche Grammophon / **Daniil Trifonove joue Liszt** / Premier disque Chopin du coréen Seong-Jin Cho, dernier lauréat du Concours Chopin de Varsovie…

_____

CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369)



CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Le tempérament beethovénien, la grâce et la facétie haydnienne, l'éloquence jamais bavarde mais inspirée par le désir d'une audace expérimentale et expressivement nouvelle justifient pleinement ce triple cd, coffret souhaitons le révélateur du génie oublié de Reicha, vrai compositeur original et puissant. Les oeuvres ici enregistrées dévoilent et confirment la haute finesse d'une écriture raffinée, nerveuse, serrée, d'un lumineux idéal. Le cd2 qui regroupe entre autres ses oeuvres pour piano, – d'un souffle régénérateur-, éblouit par sa clarté imaginative, cette soif de modernité, qui hors du convenu, et du conforme, inscrit l'écriture dans la modernité d'un Beethoven (rien de moins) : Berlioz son élève, personnalité si exigeante, n'a t il pas écrit à propos de Reicha, son « carbonarisme », emblème d'une pensée révolutionnaire pour le moins, atypique au sein du Conservatoire de Paris où il était professeur… ? C'est comme l'écrit surtout un puissant créateur tardivement reconnu par l'Etat, nommé à l'Institut… en 1835, un avant sa mort. Il était temps.

La Fugue n°9 pour piano, par ses dispositions imprévues sur le plan harmonique et sa grande fantaisie atteste de la liberté révolutionnaire d'un Reicha, virevoltant entre Mozart et

Beethoven, dans le temple des conservateurs au Conservatoire de Paris… Liberté exaltante en variations d'après La Flûte enchantée de Mozart (*Sonate pour piano en fa majeur*) ; même ivresse et goût immodéré pour la liberté de ton et pour l'architecture rythmique des plus audacieuses dans les *Variations sur un thème de Gluck* opus 87.
Même qualité de l'inspiration, entre virtuosité et intériorité, audace du plan architectural, schéma mélodique imprévu, dans l'exaltant ***Quatuor opus 95, n°1*** (publié à Paris, vers 1820), vraie offrande réussie à un genre qui gagne un nouvel essor au concert publique, depuis le noyau primordial du salon privé. Reicha l'a dédié au violoniste vedette Pierre Rode, lui-même tête d'affiche à la mode dans les programmations des salles de concerts parisiens romantiques. Les interprètes requis à l'exercice de la première mondiale ici, expriment idéalement le souffle poétique, le sceau de l'idéal lumineux et équilibré qui inspire à Reicha un sommet de clarté contrapuntique et de liberté enivrante dans le goût des variations. Même audace inventive et résolument moderne dans le *Quintette avec deux altos* de 1807, publié en 1820 à Paris ; idem pour le genre inédit du *Trio pour 3 violoncelles* (juin 1807)… Reicha rétablit la virtuosité française aux côtés de la complexité du contrepoint germanique. Son élégance de ton demeure aussi emblématique du Paris des 1820 et 1830. Coffret événement. **CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.**

_____

CD, compte rendu critique. REICHA : musique de chambre (3 cd Alpha 369). Quatuor op 95, n°1. Quintette avec deux altos op 92 n°1, oeuvres pour piano (Sonate pour piano en mi majeur, Etude n°29, Andante maestoso, Sonate en fa majeur sur la Flûte Enchantée de Mozart, Fugue n°9, Variations sur un thème de Gluck op 87). Trios, avec piano en ré mineur op 101 n°2, pour 3 violoncelles… Quatuor Girard, Trio Medici, … Solistes de la Chapelle Musicale Reine Elisabeth. CLIC de CLASSIQUENEWS de

septembre 2017.

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David : C. Colomb, musique sacrée, symphonique, mélodies et musique de chambre (3 cd Palazzetto Bru Zane)

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David (3 cd Palazzetto Bru Zane). Le livre / 3 cd édité par le PBZ (Palazzetto Bru Zane) à Venise indique à l'endroit de **Félicien David (1810-1876)**, une oeuvre qui ne manque pas d'attraits, un clair tempérament dramatique, et aussi un mélodiste comme un chambriste de grande classe (cf en particulier le contenu du cd3). On restera plus réservé sur le choix de la partition lyrique (***Christophe Colomb*** de 1847, cd1) qui devait servir d'indicateur marquant pour la réévaluation du style de David, premier romantique orientaliste (avec Saint-Saëns), et comme ce dernier, grand globe-troteur.
Dans le très instructif texte témoignage rédigé justement par Saint-Saëns, visiblement peu après la mort de David (in memoriam Félicien David), l'auditeur lecteur comprend dans quelle catégorie l'auteur de Samson plaçait celui du Désert : « un « naïf » comme Haydn, mais qui n'avait qu'une intuition juste quand le maître viennois avait du génie. Voilà qui est magnifiquement résumé.

CD1. Ainsi on demeure peu convaincu par l'emphase déclamatoire

des quatre parties qui forment l'ode-symphonie avec récitant, « **Christophe Colomb ou la Découverte du Nouveau Monde** » **(partition de 1847** qui forme comme la revanche de David au concert à Paris), dont le thème exotique est bien en rapport avec l'existence oxygénée, pleine d'embrums marins et d'horizons illimités du voyageur forcené que fut le Saint-Simonien, Félicien David.
Boursouflée, pompeuse, la voix usée et vibrée à l'excès du baryton basse Josef Wagner (aux aigus détimbrés et tendus) ne sert pas le profil du héros, quitte à le caricaturer et le schématiser dangereusement ; intintelligble, la soprano Chantal Santon semble chanter sans conviction et le ténor Julien Behr; lui aussi en manque de nuances, déméritent. Le timbre outré lui aussi, ampoulé, grandiloquent, un rien rauque et maniéré du narrateur finit par agacer.
Sinueuse dans ses évocations atmosphériques, **la partie III intitulée « La Révolte »** présentée comme la plus inspirée, affirme en effet une belle inspiration, dessinant de somptueuses évocations dramatiques. Le silence de la mer hostile qui finit par éreinter la patience de l'équipage. S'il n'était encore et toujours, la voix pseudo hallucinée du narrateur : son impossible intervention montre combien la forme même d'un récit déclamé demeure inutile, d'autant que la musique, elle, ne manque pas d'éloquence et se suffirait à elle seule. L'orchestre exprime la langueur et l'exténuation des Matelots, usés par le périple, fatigués d'attendre sans l'atteindre la rive libératrice qui est leur destination… Les 4 sections de cette partie somme toute assez courte (moins de 15 mn au total), sont un peu maigres pour défendre une oeuvre par ailleurs … faible. Plus intéressant par contre, l'évocation de la vie des indigènes, quand Colomb découvre l'Amérique, la terre nouvelle, aux clartés de l'aurore… dans la partie IV : « danse de sauvages », puis élégie de la « Mère indienne » (air « Sur l'arbre ») évoque cet orientalisme propre au plus oriental des compositeurs français romantiques des années 1840 : les timbres délicats et caractérisés de l'orchestre sur instruments anciens rendent justice à cette

recherche d'expressivité franche et « neuve » que recherche le compositeur.

Las dans le cd 2, même constat d'une frénésie pas toujours très élégante de l'ouverture ***La Perle du Brésil*** (direction ampoulée, descriptive du chef d'orchestre ? : Hervé Niquet). **Le Jugement dernier**, partition qui suit, devait être le point culminant de son grand oeuvre lyrique et néoberliozien, Herculanum (1859) : la surenchère des cuivres (trompettes, trombones), exprimant la déchéance gémissante des damnés, quand les élus s'élèvent et gagnent le ciel paradisiaque, la langueur livide voire lugubre des cordes brossent une fresque digne du Michel Ange vaticanesque, celui très inspiré et spectaculaire du Jugement dernier ; sens de la caractérisation, abandon et renoncement, extase et ardeur des masses chorales (en cela **le Flemish Radio Choir** se montre particulièrement articulé : sinistre, expressif, mordant, glaçant)… David se montre à la hauteur de son sujet et ce Jugement dernier est l'une des meilleures révélations de ce triple opus.



La surprise vient plutôt de la Symphonie n°3, en mi bémol majeur, d'un caractère lui aussi pompeux mais bien articulé, qui évoque Méhul ou Onslow, les plus beethovéniens de nos romantiques français (voir ici notre **reportage Symphonies de Méhul et Gossec par le chef transatlantique Bruno Procopio, défricheur de la première heure**), et à l'époque de Reber, devance les opus de Gounod, Bizet, surtout, le schumanien / mendelssohnien, Théodor Gouvy. Eclectique, David se souvient surtout de Beethoven et de Mendelssohn (jeu formel du premier mouvement noté Moderato), laissant par cette diversité confondante parfois confuse du développement, les spectateurs de l'époque, plutôt dubitatifs. L'Andante qui suit, plus rêveur voire

évanescent et d'un caractère onirique, se berce du timbre orientalisant du hautbois : appel aux confins des terres dont le compositeur a seul l'expérience et le souvenir encore vivace. Le Scherzo saisit par sa cabrure nerveuse et racée, d'une coupe frénétique et ardente, celle d'un Schumann survolté, moins raffiné cependant. Le Finale, piaille d'un enthousiasme vert, rustique, ivre (solo de clarinette). La versatilité dont fait preuve le compositeur, très vivace dans son éclectisme parisien, – au point de citer ici, une scène de ballet digne de l'Opéra, offre une palette que la direction terre à terre, utilitaire de Hervé Niquet, inscrit dans un expressionnisme souvent sirupeux qui manque hélas de finesse. Pétaradant, grosse caisse, tout est emporté dans en une frénésie linéaire. C'est bien mal comprendre l'intelligence à facettes, de Félicien David, ses multiples références et sa grande culture. Oublions vite les Six motets, – emblèmes du kitsch (laideur de la prise de son en sus).
Par contre, subtilité des interprètes oblige, **les 7 mélodies ici révélées (en ouverture du CD3)** savent susciter et cultiver l'attention : le ténor tendre, superbement timbré de **Cyrille Dubois** (pilier de l'école française de chant, intelligible, et si peu maniéré grâce à un vibrato idéalement contrôlé) sait ciseler en vrai diseur, les images poétiques des mélodies d'un David souvent éperdu, sincère, faussement enjoué (y compris dans l'esprit de revanche patriotique contre l'Allemagne : « *nous l'avons eu votre Rhin allemand…* ») : toujours mélancolique (appel du Ramier, songe d'Eoline, prière orientalisante de Tristesse de l'Odalisque, de l'Egyptienne…). *Le Jour des morts* captive autant par ses climats lugubres et énigmatiques (presque 10 mn : c'est la plus longue des mélodies, déroulée comme un hymne tendre et douloureux). Le cycle dévoile enfin la figure fascinante de Félicien David, enchanteur et poète, qui peine à se révéler dans les cd1 et 2.

Le Trio n°1 sous les doigts inspirés des 3 musiciens requis pour cette révélation affirme une santé revigorante, elle aussi très mendelssohnienne; haletante, printanière (premier

Allegro). Voici la partition la plus directement sincère de David (tendresse sans effets du Molto adagio, enfin caractère à la belle fierté cravachée, à l'éloquence facétieuse aussi, nerveuse voire sanguine et d'une intonation idéalement nuancée dans le Final-allegretto) : belle fusion des 3 tempéraments chambristes pour une partition qui méritait elle, absolument d'être redécouverte.
Tout autant suggestif et d'une volupté nouvelle dans la réitération de souvenirs orientalistes, le cycle « Musique pour piano », qui comprend surtout près le Soir, les 3 « brises d'Orient » (dont le Vieux Caire et sa frénésie endiablée) et « Doux Souvenir » : l'art de la miniature onirique va parfaitement à David qui sait peindre et exprimer avec une facilité manifeste. Certes, le jeu comme le toucher de **Jonas Vitaud** sonnent souvent durs et pas assez nuancés quand il faudrait infiniement de tact et de caresses allusives pour laisser la soie tendre de l'écriture, révéler alors des trésors de grâce lumineuse (pourtant présente dans les partitions). Les livres disques de cette nature sont la promesse de découvertes majeures pour notre connaissance du romantisme français. Voici assurément un opus qui s'avère – même dans ses limites, des plus éclairants sur l'éclectisme orientalisant de Félicien David, vrai tempérament original et parfois puissant, aux côtés d'une intuition naïve et attachante que n'a pas manqué de relevé (épinglé, regretté) Saint-Saëns.

_____

Livre-cd, compte rendu critique. Félicien David (3 cd Palazzetto Bru Zane). Félicien DAVID (1810 – 1876) : Christophe Colomb, musique de chambre, symphonique et sacrée. Les Siècles, FX Roth. Brussels Phil., Hervé Niquet – enregistrements de 2014 et 2016).

CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd Alpha, décembre 2016)



CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd Alpha, décembre 2016). PARIS, décembre 2016. Jérémie Rhorer achevait sa trilogie Mozart, avec ce Don Giovanni, affirmant davantage l'expressionnisme pétaradant de son orchestre du Cercle de l'Harmonie. Après L'enlèvement au sérail et La Clémence de Titus,- également chroniqués sur classiquenews, le chef et son collectif sur instruments d'époque, même avec des timbres d'époque et une démonstration souvent en force d'articulation et de détails expressifs, peinent à défendre une claire vision du sommet mozartien… La production était portée visuellement par la mise en scène du directeur de l'Odéon, Stéphane Braunschweig. L'écoute du triple cd met en lumière les criantes défaillance du spectacle : musicalement déséquilibré. Certes les hommes sont globalement hors critiques : acteurs délirants, défenseurs de cette comédie joyeuse, truculente et cynique conçue par Mozart et son librettiste, Da Ponte : ainsi le tandem constitué par Don Giovanni et son valet Leporello reste d'un bout à l'autre du drame, parcouru malgré son affiche comique de deux morts (le père de Donna Anna, puis la descente aux enfers en fin d'action, de son assassin, Don Giovanni soi-même). **Jean-Sébastien Bou** fait un séducteur prêt à tout, libre,

farouchement libre. Electrisé sur le même mode et parfois d'une surenchère pleinement assumée, le Leporello de **Robert Gleadow** qui semble s'exciter à chaque exploit ou traîtrise de son polisson de maître : leur énergie combinée assure une électrisation magnétique qui paraît à chaque situation, irrépressible et particulièrement efficace. D'autant que l'orchestre ne manque pas d'expressivité fouettée, détaillant certains accents instrumentaux avec une indéniable finesse.
Avec les femmes, la situation se gâte malheureusement : ni la Donna Anna de Myrto Papatanasiu ni l'Elvira de Julie Boulianne ne parviennent à vraiment convaincre. La première fait une fille du Commandeur, rien qu'hystérique, en tension constante, jamais vraiment profonde, ce malgré le legato plus maîtrisé, et la diction plus articulée de sa consœur ; celle ci, – vibrato envahissant, absence de ligne, aucune mesure ni nuance, aigus écrasés et tendus-, détruit toute la sincérité de l'amoureuse Elvira, l'un des personnages les plus bouleversants pourtant du théâtre mozartien.
Même l'Ottavio de Julien Behr ne touche guère : voix unilatéralement larmoyante, et courte, sans guère de nuances lui aussi. Quel dommage. Le chant mozartien conserve ses mystères et nuances qui restent étrangers à certains chanteurs.
Reste le couple du petit peuple, Zerlina et Masetto : les deux chanteurs réussissent une caractérisation digne, comparée à celle plus stylée qui doit être celle du couple d'aristos (Ottavio et Anna). En cela, Anna Grevelius s'accorde idéalement au Masetto ours de Marc Scoffoni ;

ORCHESTRE IMPARFAIT MAIS PALPITANT ET FIEVREUX…Finalement, le vrai héros de cette version demeure l'orchestre qui associé au duo de frippons éhontés – Leporello et Giovanni-, conquiert des accents cravachés, surexpressifs, d'une violence acérée, qui à défaut d'une vraie profondeur, d'un souffle spirituel, d'un faille trouble, assure la vitalité primaire de l'action; sa coupe fouettée, fantastique, suractive. Théâtralement, cela fonctionne très bien. Les amateurs de beau chant, d'élégance

et de trouble orchestral tourneront leurs pas et préfèreront par exemple la lecture acérée, féline, pour nous superlative par son fini ciselé, -offrant toutes les nuances de la terreur spirituelle comme surnaturelle… du délirant inclassable, Teodor Currentzis.

_____

CD, compte rendu, critique. MOZART : DON GIOVANNI. Jérémie Rhorer, direction (3 cd 379, Alpha, décembre 2016).

Opéra en deux actes de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)
Livret de Lorenzo Da Ponte
Créé au Théâtre Nostitz de Prague le 29 octobre 1787,
au Burgtheater de Vienne le 7 mai 1788

Don Giovanni : Jean-Sébastien Bou
Leporello : Robert Gleadow
Donna Anna : Myrtò Papatanasiu
Donna Elvira : Julie Boulianne
Don Ottavio : Julien Behr
Zerlina : Anna Grevelius
Masetto : Marc Scoffoni
Le Commandeur : Steven Humes

Le Cercle de l'Harmonie
Chœur de Radio France
Jérémie Rhorer, direction

CD événement, annonce. COFFRET ANTOINE REICHA (3 cd

Alpha)



CD événement, annonce. COFFRET ANTOINE REICHA (3CD Alpha). Le coffret consacré à la musique de chambre **d'Anton Reicha (1770-1836)** souligne avec pertinence l'oeuvre du **Haydn français** qu'il reçoit directement du Maître viennois (entre 1802 et 1808 : trentenaire, Reicha se souviendra longtemps de cette formation formatrice, essentielle pour sa propre maturation), les secrets de l'art du Quatuor entre autres. Reicha, maître de Berlioz, qui fut grâce à la tutelle de son oncle nommé Concertmeister au théâtre de Bonn en 1785, flûtiste dans l'orchestre allemand, aux côtés de Beethoven, alors altiste. A l'époque de l'impérialisme napoléonien, Reicha se rend à Hambourg, Paris, puis Vienne (recueillant les préceptes de Salieri …). **A 38 ans, Reicha se fixe à Paris**, pourtant estimé « allemand », il devient professeur au Conservatoire de Paris en 1818. L'équilibre de son écriture, une vision lumineuse et classique, – haydnienne et mozartienne de la musique, s'incarne dans ses traités dont celui de *Haute composition* (1824). En 1829, Reicha naturalisé français (59 ans), occupe une place considérable dans l'histoire du romantisme français, influençant Berlioz jusqu'à Franck, sans omettre Liszt et Gounod. Son grand classicisme, d'une élégance rare, ne doit pas mettre dans l'ombre, un souci visionnaire pour l'expérimentation. Classique, cultivé, Reicha fut aussi un expérimentateur, en connexion permanente avec l'avenir. Souvent ses intuitions se sont révélées particulièrement justes, favorisant par exemple la propre fureur moderniste de son élève, Berlioz… Reicha meurt en 1836, un an après avoir été nommé membre de l'Institut. Le triple coffret édité par ALPHA souligne la grande diversité des formes musicales abordées par Reicha, leur audace comme leur raffinement



(sonates, fugues, études et variations pour piano, trio, quatuor ou encore quintette à deux altos…). C'est donc un jalon majeur de la musique romantique française qui est ainsi dévoilé au grand jour. **Prochaine grande critique du coffret Reicha édité par Alpha, dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**. Ce coffret 3 cd pourrait bien être l'un des cd événements de la rentrée 2017. Le visuel de couverture qui emprunte au peintre Hammershoi, la poésie ineffable d'un intérieur, à la fois austère et énigmatique, souligne combien dans le cas de Reicha la musique de chambre atteint par sa finesse et subtilité d'intonation comme de construction, la complexité fascinante de la musique pure. Et si Reicha était le digne continuateur en France, des pièces maîtresses des grands viennois : Mozart, Haydn, Beethoven…? A suivre sur classiquenews.com

---

Compte rendu concert. 37ème Festival de la Roque

d’Antheron. Parc du château de Floran, le 12 août 2017. F. Chopin. W. A. Mozart. Nelson Goerner, piano. Sinfonia Varsovia. L. Kuokman

Compte rendu concert. 37ème Festival de la Roque d’Antheron. Parc du château de Floran, le 12 août 2017. F. Chopin. W. A. Mozart. Nelson Goerner, piano. Sinfonia Varsovia. L. Kuokman. Ces deux concerts sont appelés Nuit Chopin par les organisateurs. Le génie a été foudroyé dans le cas de Chopin mort à 39 ans comme de Mozart mort à 35 ans, la grâce personnelle de chacun des compositeurs, pianistes de grand talent tous deux, l’amour que leur conservent interprètes comme public, la qualité des interprètes fait de ce concert un moment privilégié auquel un public particulièrement nombreux (il ne restait pas une place libre) a fait honneur.

Nelson Goerner à la Roque : nuit de rêve…



Le pianiste argentin Nelson Goerner est un admirable interprète de Chopin reconnu dans le monde entier (un prochain récital discographique chez Alpha sera édité d’ici l’hiver 2017 : des Nocturnes au toucher et au galbe envoûtant …prochaine critique sur classiquenews). Ce soir dans les deux concertos de Chopin, joués par cœur (et

comment !) il confirme son style idéal, ses qualités techniques éblouissantes, sa musicalité poétique. La simplicité de son jeux sa «modestie» sont particulièrement émouvantes. Mais c'est surtout son legato qui dans chacun des mouvements lents rend le parfait hommage attendu aux Primas Donnas romantiques. Un pianiste qui sait chanter ainsi, sur les ailes de papillons, qui trille avec cette sensibilité, il n'y en pas eu beaucoup. Le temps suspendu a été magique dans le Larghetto du deuxième concerto. Le même chant éperdu et ses trilles sublimes se sont retrouvés dans le Nocturne opus posthume offert en bis (joué et enregistré dans l'album Chopin à paraître…).

UN PIANISTE, UN CHEF… DUO DE RÊVE A LA ROQUE… Coté soliste, nous avons été éblouis par des fulgurances et des moments de pures rêves poétiques. Les capacités techniques hors normes mises au service de l'émotion auraient déjà suffi au bonheur du public. Mais il faut reconnaitre que la surprise est venue pour nous de la découverte d'un chef aussi musicien que le fabuleux pianiste. Lio Kuokman est tout simplement prodigieux de sensibilité et de vie. Il sourit, jette un œil à chaque musicien et semble toujours en complète communication avec Nelson Goerner. Sa direction est tout simplement franche et directe ; ses gestes sont d'une grande élégance. Il semble dire à chaque musicien de lui donner sa plus belle phrase et le résultat est admirable. Son bonheur à diriger des partions qu'il semble adorer passe à l'orchestre et ces deux concertos de Chopin qui parfois sonnent un peu pauvre face aux autres concertos romantiques sont brillants sans clinquant, vivant sans frénésie, et chantent à perdre haleine. Dans les deux finales, une dimension humoristique est présente, et dans cette parfaite complicité affirmée avec l'orchestre et partagée avec le pianiste, cela donne même envie de danser.
Musique du chant et de la danse avec élégance et impeccable tenue caractérisent cette très belle interprétation des deux uniques concertos de Chopin ce soir à La Roque d'Anthéron.



KUOKMAN JOUE HAFFNER… Mais sans vouloir contrarier les organisateurs, ce n'est pas seulement Chopin qui a été à l'honneur ce soir. En effet la symphonie et l'ouverture de Mozart ne peuvent être considérées comme des faire-valoir. Certes le lendemain le dimanche soir a lieu la Nuit Mozart. Pourtant le charme de la direction de Lio Kuokman dans la symphonie Haffner est remarquable. Chaque mouvement parfaitement caractérisé, cette élégance du geste révélant un vrai bonheur à faire de la musique avec les musiciens du Sinfonia Varsovia. La noblesse de l'allegro initial sa tenue pleine de charme fait merveille. Puis dans l'andante, cette complicité avec l'orchestre est une véritable fête. Le menuet est plein d'esprit et de noblesse tout en gardant une grande simplicité. Quant au final il est pur bonheur et joie.

De l'ouverture de Don Juan si connue et si aimée, je retiendrai une très belle théâtralité de **la direction de Lio Kuokman**. Un sens du phrasé et des nuances de la plus belle expression. Les instrumentistes de l'orchestre nous ont du long du concert nous ont véritablement régalés de leurs belles sonorités avec des cordes franches et souples, des bois chaleureux, tout particulièrement le basson, des cuivres brillants sans ostentation ; sans omettre la timbale tonique et vive. Cet orchestre est né en en 1984 sous les encouragements de Yehudi Menuhin (LIRE ici notre compte rendu du GSTAAD Menuhin Festival & Academy, festival 2017, cycle événement dans l'Oberland bernois, territoire du Saanenland, Suisse). A la Roque, grâce à la présence du Sinfonia Varsovia, la grande humanité de ce musicien unique, violoniste légendaire, a laissé son emprunte si belle à cette phalange.

Nul doute que la Nuit du piano avec Anne Queffellec sera inoubliable elle aussi. France Musique diffuse en direct ces deux concerts et il sera possible de les réécouter durant un

mois.

ENCORE NELSON GOERNER… Le genre du concert avec soliste a ses travers. Alors que **Nelson Goerner** a joué deux magnifiques concertos, et de quelle manière, le public insensé dans son vouloir toujours plus, a obtenu nous l'avons dit un rappel du rêve éveillé et chanté avec le Nocturne Posthume. Mais afin de souscrire à l'enthousiasme du public qui veut toujours plus et plus sensationnel, Nelson Goerner a joué de manière lyrique et poétique, l'étude folle pour la seule main gauche op. 36 de Felix Blumenfeld. Satisfait de cette sorte de pied de nez plein d'esprit, Nelson Goerner a salué avec un large sourire. La joie de faire de la belle musique en si belle compagnie restera au centre de cette soirée de rêve.

_____

Compte rendu concert. 37ème Festival de la Roque d'Antheron. Parc du château de Floran, le 12 août 2017. Fréderic Chopin (1810-1849) : Concerto pour piano et orchestre n°1 en mi mineur op.11 et n°2 en fa mineur op.21 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Symphonie n°35 en ré mineur K. 385 « Haffner » ; Ouverture de Don Juan ; Nelson Goerner, piano ; Sinfonia Varsovia ; Direction musicale, Lio Kuokman.

Compte-rendu concert. 37ème Festival de la Roque

d’Anthéron, le 14 août 2017. Bach, Chopin… Nelson Freire, piano.

Compte-rendu concert. 37ème Festival de la Roque d’Anthéron. Parc du château de Floran, le 14 août 2017. Bach, Schumann, Villa-Lobos, Chopin. Nelson Freire, piano. Dans une maturité jupitérienne et fraternelle, le pianiste brésilien Nelson Freire prend possession de son piano avec calme et détermination, semblant d’avantage lui offrir une caresse que jouer, à la manière du roi de animaux qui se désaltère le soir venu. La soirée d’été était chaude dans le parc du château de Floran. Le public bondé comprenait bien des jeunes collègues du grand sage. Ce concert admirablement construit nous l’avions entendu et **chroniqué à Toulouse au printemps (lire notre compte rendu du 15 mai 2017 à Toulouse, Halle aux grains : « Freire, musicien suprême »).**

Nelson Freire le félin au soir serein

L’impression de plénitude est la même. La soirée estivale rend peut-être les choses encore plus belles et précieuses. Tant de pianistes entendus en quelques jours sous les cieux provencaux et certains qui ce soir viennent écouter. Ecouter et voir, la modestie de l’artiste immensément talentueux ; la beauté de ses mains aux doigts si souples qui semblent sans ossature ; la puissance assumée sans la moindre violence ; la compréhension intime de la construction des œuvres ; le rayonnement de l’artiste souriant et heureux de partager de la

si belle musique.
Dans Bach, de son piano il obtient des variétés de couleurs comme la registration à l'orgue. Mais c'est le chant éperdu de Jésus que ma joie demeure qui dans la transcription de Myria Hesse émeut le plus. L'interprète rend à la Fantaisie en ut majeur de Schumann sa beauté formelle. Le génie de Nelson Freire est celui d'un musicien qui obtient de son piano ce qu'il veut. Ici un hymne à l'amour éclatant. Les courtes pièces de Villa-Lobos sont transcendées par une classe incroyable. La troisième Sonate de Chopin est sous ses doigts si sensibles, un monument proche de la perfection. La souplesse du toucher est un mystère, la forme même des doigts est tout de rondeur. La parfaite construction de la Sonate permet un déploiement harmonieux de ces vastes proportions sous des doigts si félins. Jamais de dureté même dans les forte tonitruants, une rapidité de fusée que l'œil ne peut suivre dans le scherzo, mais surtout le moelleux du largo est tout à fait voluptueux. Le finale lui est absolument grandiose mais reste élégant avec ce prince du piano au souffle généreux. Un grand moment de musique sous le ciel étoilé de la Roque d'Anthéron ! Avec bonhommie et malice Nelson Freire offre trois bis au public enchanté. Une Mazurka de Chopin, un tango d'Albeniz et l'inénarrable marche des noces de Grieg extraite des pièces lyriques.

_____-

Compte-rendu concert. 37 ième Festival de la Roque d'Anthéron. Parc du château de Floran le 14 août 2017. Johann Sebastian Bach (1685-1750)/Alexander Siloti : Prélude en sol mineur pour orgue, BWV 535 ; J. S. Bach/Ferruccio Busoni : Ich ruf zu Dir, Herr Jesu Christ, BWV 639 ; Komm, Gott Schöpfer, heiliger Geist, BWV 667 ; J. S. Bach / Myra Hess : « Jésus que ma joie demeure ». Robert Schumann (1810-1856) : Fantaisie en ut majeur, opus 17. Heitor Villa-Lobos (1887-1957) : 3 pièces de A Prole do Bebê : Branquinha, A.Pobrezinha, Moreninha ; Bachianas Brasileiras nº 4, Prelúdio. Frédéric

Chopin (1810-1849) : Sonate n°3 en si mineur, opus 58. Nelson Freire, piano.



NOUVEAU CD CHEZ DECCA… ce 25 août 2017. Nelson Freire fait paraître un nouvel album dédié à Johannes Brahms… CD, événement, annonce. BRAHMS par Nelson Freire (1 cd Decca). HARMONIES DU SOIR, SYMPHONIES VOILEES. EFFUSION TRAGIQUE… prochaine critique complète dan sel mag cd dvd livres de classiquenews en septembre 2017